

# Zadig

(« Le chien et le cheval », chapitre III)

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand desterham, qui le condamna au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie. À peine le  
5 jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause  
10 au conseil du grand desterham : il parla en ces termes :

« Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or ! Puisqu'il m'est permis de parler devant cette assemblée, je vous jure par Orosmade que je n'ai  
15 jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et  
20 longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant,  
25 m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et, comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boîteuse, si je l'ose dire. »

## **INTRODUCTION**

---

### **| Situer le passage**

La chienne de la reine de Babylone et le cheval du roi ont disparu. Zadig se trouve victime d'un malentendu. Il n'a pas vu directement les deux animaux, mais il est capable par déduction, en observant les traces laissées par les animaux, de les décrire à l'« eunuque » et au « grand veneur » (l. 17-18) partis à leur recherche. Il n'en faut pas plus pour qu'il soit accusé de vol.

### **| Dégager des axes de lecture**

Cet extrait est caractéristique de l'art de Voltaire dans les contes. On peut l'analyser selon deux axes : derrière la fantaisie qui entraîne le récit et qui anime les péripéties, le conteur se livre à une satire féroce de la justice ; il expose en même temps certains des idéaux chers à la philosophie des Lumières.

## **PREMIER AXE DE LECTURE**

### **UNE SATIRE FÉROCE DE LA JUSTICE**

---

#### **| Une justice bafouée**

Ce passage décrit les conditions dans lesquelles le héros est jugé et condamné alors qu'il est innocent. Voltaire s'en prend à un système judiciaire qui ne tient absolument pas compte de la justice, de la vérité et des droits les plus élémentaires de la défense. Les juges ne font pas leur travail. Ils sont cruels : ils ont « la dureté du fer » (l. 12) ; ils sont corrompus : ils ont « beaucoup d'affinité avec l'or » (l. 13), c'est-à-dire qu'ils n'agissent que par appât du gain.

Le récit, mené à un rythme rapide, pousse jusqu'à l'absurde cette justice expéditive. Il suffit que « le grand veneur et le premier eunuque » (l. 1) soient persuadés de la culpabilité de Zadig, pour que cette culpabilité soit acquise. Aucune preuve n'est apportée, aucun procès contradictoire n'est organisé. Le récit se contente de juxtaposer l'accusation et la sentence, sans évoquer une éventuelle

défense de l'accusé. Le caractère scandaleux de la procédure tourne au ridicule, quand par une ironie du sort, finement arrangée par le conteur, on retrouve les animaux volés : « À peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne » (l. 4-5). La rapidité du déroulement des péripéties fait se télescoper les événements de telle sorte que l'iniquité des juges est mise en évidence.

L'accélération du récit, son tempo rapide, ont une fonction satirique. Il s'agit de souligner l'absurdité et la bêtise d'une institution qui contredit les évidences les plus criantes. Les juges ne semblent animés que par la cupidité. C'est pourquoi, bien que Zadig soit innocent, ils le condamnent à une très lourde amende, pour un motif qui atteint un sommet de sottise et d'iniquité : on le condamne « pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu » (l. 8). Formule en trois temps, rythmée par les monosyllabes « dit », « vu », « vu », qui est un chef-d'œuvre de la satire voltairienne à l'encontre de l'acharnement et de la mauvaise foi des magistrats.

La construction du récit permet en outre de dénoncer une autre monstruosité de ce procès qui n'en est pas un. Ce n'est qu'après avoir été condamné et acquitté que le héros peut enfin se défendre : « après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause » (l. 9). Tous ces manquements et ces absurdités, qui reposent sur un déroulement aberrant des événements, suggèrent implicitement ce que serait une justice véritable, conduite par des magistrats intègres. Zadig, qui sera en position de juge au chapitre vi, incarnera cette justice pour laquelle Voltaire se bat si courageusement : « Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi » ; « C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe : qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent ».

## **Le comique et l'ironie**

Le comique naît d'abord, comme nous venons de le voir, du tempo rapide avec lequel est conduit le récit. Par l'accélération, la juxtaposition, la concentration, Voltaire fait éclater l'absurde et suscite le rire. La démonstration de Zadig, par la précision de ses observations et par l'accumulation des détails, est également

propice à créer un effet comique. Lui aussi fait un récit mais avec l'optique d'un observateur attentif qui exprime simplement le résultat de ses investigations. Le réalisme des détails finit cependant par conférer un caractère merveilleux et magique à ses dons d'observation : « Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable, entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours » (l. 19-23). Le mélange de notations animales (« pattes », « chienne », « mamelles », « pendantes », « petits ») et de précisions scientifiques (« sillons », « petites éminences ») crée un effet burlesque. Il en va de même pour les termes qui donnent au texte une couleur orientale : « eunuque » (l. 1 et 17), « desterham » (l. 3), « knout » (l. 4), « Orosmade » (l. 14), « roi des rois » (l. 15-16). Ces termes suggèrent un décalage comique et distancié avec l'omniprésence dans le texte du langage judiciaire : « condamna » (l. 3), « jugement » (l. 5), « juges » (l. 6), « réformer leur arrêt » (l. 6), « amende » (l. 9), « plaider » (l. 9)... Voltaire s'amuse ainsi à disqualifier cette justice corrompue en la travestissant par un décor oriental, pour lui synonyme d'artifice, de mensonge et d'illusion.

L'ironie, qui consiste à dire le contraire de ce que l'on pense, mais de telle manière que l'interlocuteur ou le lecteur perçoive nettement ce que l'on pense vraiment, est l'arme par excellence de la satire chez Voltaire. Pour mieux disqualifier ceux qu'il critique, il fait souvent mine d'adopter leur point de vue. Il exprime leurs positions mais d'une manière qui les fasse apparaître ridicules et scandaleuses.

L'entrée en matière du discours de Zadig à ses juges fournit un bon exemple d'ironie : « Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or ! » (l. 11-13). Conformément aux préceptes de la rhétorique classique, le plaidoyer de Zadig commence par un éloge, destiné à se ménager la bienveillance des juges. Mais l'accumulation de ces louanges hyperboliques est vite à prendre au second degré. Le contenu élogieux des trois premières expressions (« Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité ») est démenti par la proposition relative

qui introduit des jugements réalistes sur la bêtise, la cruauté et la cupidité des juges : « qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or ! » Voltaire par ce discours à double entente rend palpable le décalage entre l'apparence et le réel.

## **SECOND AXE DE LECTURE**

### **LE COMBAT POUR LES LUMIÈRES**

---

#### **Un discours scientifique**

Zadig, comme Voltaire lui-même, qui participe activement à *L'Encyclopédie*, marque beaucoup d'intérêt pour la science. Pour les philosophes des Lumières, en lutte contre toutes les formes du fanatisme et de la bêtise, la science avec sa rigueur mathématique est le meilleur moyen d'éclairer la conscience des individus. Alors que les discours des fanatiques sont obscurs et incompréhensibles, il est possible d'accorder les esprits sur des données concrètes, vérifiées par une enquête objective et par les données de l'expérience. La vérité aux yeux de Voltaire doit s'appuyer sur l'observation honnête et sérieuse du réel.

C'est pourquoi, au début du chapitre III, on voit Zadig passer le plus clair de son temps à étudier les sciences, notamment la zoologie et la botanique : « Il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les hommes ne voient rien que d'uniforme. » C'est grâce à ces connaissances qu'il peut se livrer à de savantes déductions. Son discours s'articule autour de formules qui expriment l'observation, le jugement et la réflexion : « j'ai vu » (l. 18), « j'ai jugé » (l. 18), « m'ont fait connaître » (l. 21), « m'ont appris » (l. 25), « j'ai remarqué » (l. 25), « j'ai compris » (l. 27).

Son discours met bien en évidence en outre les liens de cause à conséquence, qui fondent la validité du jugement : « J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément » (l. 18-19) ; la conjonction de coordination « et » établit ici le lien logique entre la cause et la

conséquence. On voit l'esprit du héros réfléchir et établir entre les phénomènes des chaînes de causalité : « *Comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris* que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse » (l. 25-28) ; la proposition de cause introduite par « comme », donne à la proposition principale toute sa valeur de conséquence.

## **Le passage de l'erreur à la vérité**

On peut définir la philosophie des Lumières comme une tentative de faire passer les esprits et les consciences de l'ombre à la lumière. À l'obscurantisme qui maintient les individus dans l'ignorance et la servitude, Voltaire veut opposer le caractère irréfutable et universel de la raison, lorsqu'elle s'appuie sur des données concrètes et scientifiquement démontrables. Le texte que nous étudions offre ainsi une composition en deux mouvements. Elle oppose la justice expéditive et fanatique des juges de Babylone, qui s'en tiennent à des témoignages non vérifiés, à la rigueur scientifique du jeune héros, qui étaye patiemment sa démonstration. Le mouvement même du texte opère ainsi un travail de dévoilement de la vérité, un passage de l'ombre à la clarté, de l'erreur à la vérité.

Telle est la formule du conte dans son ensemble et la fonction du personnage de Zadig. Le héros, à chaque fois qu'il prend la parole, après des discours ineptes ou des événements absurdes, agit comme un révélateur de la vérité. Rappelons qu'il préfère « l'être au paraître » (chap. iv) et que son talent principal est « de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir » (chap. vi). Le conte voltairien vise ainsi à donner une sensation de lumière et de liberté.

La leçon qui se dégage de cet apologue découle donc moins du contenu que de l'énonciation, que de la manière avec laquelle le conteur nous indique sa démarche, sa méthode, autrement dit le chemin à suivre. Pour Voltaire, la vérité n'apparaît jamais spontanément, et de plus elle n'est jamais bonne à dire. Il faut d'abord l'arracher à l'erreur, au préjugé, à tous ceux qui manipulent les apparences pour conserver leur pouvoir. La vérité implique d'abord un combat, une lutte, une phase critique et polémique. C'est

pourquoi la situation fondamentale de Zadig est celle du *conflit*, ici avec des juges. L'établissement de la vérité passe en premier par l'écrasement parfois violent de ceux qui persistent dans l'erreur.

Il en va de même pour la liberté. Zadig est constamment en situation de prisonnier ou de personnage traqué. La liberté, c'est d'abord pour lui l'obsession de la libération, le désir de s'arracher aux chaînes de la servitude et de la tyrannie. Qu'il s'agisse de la vérité ou de la liberté, un effort et un combat sont nécessaires. Ni l'une ni l'autre ne sont données.

## **CONCLUSION**

---

Ce texte vif et très satirique est à l'image du conte et de sa démarche. Il comprend un aspect de critique féroce par le biais du comique et de l'ironie. Il s'agit d'abord de démolir les fausses valeurs qui maintiennent des situations de servitude et d'exploitation. Mais Voltaire ne se contente pas d'être un esprit négatif. Il propose une alternative : l'exercice honnête et patient de la raison, seule capable d'accorder véritablement les consciences des hommes, mais aussi la tolérance, la nécessité du débat contradictoire, de donner à l'autre la possibilité de s'exprimer. Le sérieux de l'entreprise n'empêche cependant pas Voltaire de rester gai, de tirer avec humour, de l'énormité du combat dans lequel il s'est engagé, l'énergie qui naît de la jouissance d'un esprit qui pense en toute liberté.